

## PETIT VRAC DE LIVRES DES UNS ET DES AUTRES

Félix Guattari, La révolution moléculaire, Les prairies ordinaires.

- Qu'est-ce que l'écosophie (textes réunis et présentés par Stéphane Nadaud), Éditions Lignes, 2014

René Schérer, Nourritures anarchistes - L'anarchisme explosé, Hermann, 2008.

David Graber, Pour une anthropologie anarchiste, Lux, 2006.

Kristin Ross, L'imaginaire de la Commune, La fabrique, 2015.

Giorgio Agamben « Vers une théorie de la puissance destituante », internet.

David Lapoujade, Les existences moindres, Les Éditions de Minuit, 2017.

Étienne Souriau, Les différents modes d'existence suivi de De l'œuvre à faire, présentation de Isabelle Stengers et Bruno Latour, PUF, 2009

Erving Goffman, La mise en scène de la vie quotidienne, Tome 1 la présentation de soi, Minuit, 1973.

Monique Wittig, Sande Zeig, Brouillon pour un dictionnaire des amantes, Grasset, 1976, rééd. 2010.

Monique Wittig, Les Guérillères, Minuit, 1969.

La pensée straight, Balland « Le Rayon », 1992, rééd. éditions Amsterdam.

Louis Hjelmslev, « La structure fondamentale du langage », 3 conférences extraites de Prolégomènes à une théorie du langage, Ed Minuit.

Donna Haraway, Simians, cyborgs, and women. The reinvention of nature, Routledge, 1990, Manifeste cyborg et autres essais, Sciences, fictions, féminismes, Exils, 2007.

Donna J. Haraway Staying with the trouble, Making kin in the Chthulucene, Duke University Press, 2016.

Trois textes traduits appartenant à Staying with the trouble

-Jeux de ficelles avec les espèces compagnes : rester avec le trouble in Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux. Editions Hermann. Paris 2014 Colloque de Cerisy 2010

-Sympoïèse, SF, embrouilles multispécifiques, in Gestes spéculatifs, Collection drama, Paris 4ème trimestre 2015. Colloque de Cerisy 2013

Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène : faire des parents. In Multitudesn°65, hiver 2016

Stengers et D. Debaïse (dir.), Gestes spéculatifs, Presses du Réel, 2015,

Eduardo Viveiros de Castro et Deborah Danowski, « L'arrê de monde », in E. Hache (dir.), De l'univers clos au monde infini, Editions Dehors, 2014.

Maria Puig, Politiques féministes et construction des savoirs : « penser nous devons ! », L'Harmattan, 2012

Isabelle Stengers et Vinciane Despret, Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ? , Les Empêcheurs de tourner en rond, La Découverte, 2011.

Isabelle Stengers et Philippe Pignarre, La sorcellerie capitaliste, La découverte, 2007.

Anne-Marie Lassalette-Carassou, Sorciers, sorcières et néopaiens dans l'Amérique d'aujourd'hui, P.U.B., 2009.

Starhawk, Chroniques altermondialistes. Tisser la toile du soulèvement global, Cambourakis, 2016

Alice Cook et Gwyn Kirk, Des femmes contre des missiles. Rêves, idées et actions à Greenham Common, Cambourakis, 2016 et l'introduction de Benedikte Zitouni.

E. Hache (dir.), Ecologie politique. Cosmos, communauté, milieux, Editions Amsterdam, 2012

Razmig Keucheyan, La nature est un champ de bataille, Zones, 2014.

Arthur Koestler, Les Somnambules. Essai sur l'histoire des conceptions de l'Univers, Paris, Les Belles Lettres, [1958] 2010. Starhawk, Rêver l'obscur, femmes, magie et politique, préface Émilie Hache, postface Isabelle Stengers, éditions Cambourakis, collection Sorcières, Paris, 2015.

bell hooks, Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme, éditions Cambourakis, collection Sorcières, Paris, 2015.

Barbara Ehrenreich, Deirdre English, Sorcières, sages-femmes & infirmières, Une histoire des femmes soignantes, éditions Cambourakis, collection Sorcières, Paris, 2014.

Silvia Federici, Caliban et la sorcière, femmes, corps, et accumulation primitive, Marseille Senonevero et Genève-Paris, Entremonde, 2014.

Bruno Latour, Sur le culte moderne des dieux faitiches, suivi de Iconoclash, Les empêcheurs de penser en rond/La découverte, Paris, 2009.

Frédérique Ildefonse, Il y a des dieux, Puf, 2012U

Freud, une difficulté de la psychanalyse, 1917, sur internet.

Pierre Klossowski, La monnaie vivante, Payot/Rivages, 1997, ou Eric Losfeld, 1970.

Lacan, Discours de Tokyo, 1971, site elp, Pas-tout Lacan..

**Pour trouver la force d'écrire Les trois guinées, Virginia Woolf a dû créer un « nous », celui des « filles et sœurs d'hommes cultivés ».** Isabelle Stengers et Vintiane Despret, dans Les faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ? pensent l'efficace du cri de Woolf, dont elles expérimentent la possibilité de se faire le relais, possibilité d'une induction. Cela induit une expérience qui portait en elle la question de ce relais à prendre, de cette expérimentation à tenter, elles ont agi pour expérimenter ensemble un « devenir-femme » au sens d'une transformation au présent, décision actée de ne pas la laisser se dissoudre dans le tissu passif du vécu.

La première efficace de l'induction, du « penser, nous devons » de Virginia Woolf, est de pouvoir répondre à la question « qui est, ici, nous ». Cet efficace n'est pas de l'ordre de la lucidité douloureuse mais de la création située par ce « nous ». Nous situer activement sur un mode fabulatoire.

L'induction passe par nous mais, bien sûr, elle ne s'arrête pas à nous. Prêter au cri de Woolf le pouvoir de produire et d'induire celles qui le relayeront, ce sera aussi, ce sera bientôt expérimenter ce qu'il est susceptible d'induire pour d'autres. S'est imposée l'idée de demander à d'autres femmes engagées dans des carrières universitaires de s'inscrire dans (et d'assurer) ce passage de relais, d'expérimenter ce que le cri de Woolf peut induire et produire pour elles. (ces autres étant virtuellement présentes) : « mise en commun » : pouvoir sentir et dire ensemble « ceci importe », pouvoir en faire toute une histoire ; ressusciter, dimension créatrice de la reprise d'un problème, effet rétroactif, non réflexif, et fabulatoire de l'induction. Une version est d'abord une transformation créatrice. L'induction n'a pas moyen d'insister, seulement de solliciter.



**Le dimanche après-midi, nous ferons un débat avec celles et ceux qui sont allé.e.s à Bruxelles fin mars écouter Donna Haraway, dont ils ramènent cette « introduction » :**

Chèreczamies,

Notre insistance à parler d'Haraway et de son importance pour notre présent est restée somme toute, assez propre, une sorte d'omission gênée de ne pas savoir où placer « les échanges de salive », les relations inter-espèces où Haraway faisaient compter les bisous baveux de Cayenne : précipitation vers les potentiels logiques et les affaires de signe et oubli que non seulement il y a le chien, ce que Cayenne fait faire à DH, lui apprend, mais il y a aussi la bave, cette source dégoutante du langage et de la langue : babil et bave, ça a une histoire commune, non ?

En écrivant *When species meet*, DH défait l'évidence et l'entification qui affectent et désactivent certains des noms et des mots qu'elle a mis en jeu : le cyborg par exemple. Elle colle ainsi dans l'évidence de l'ornière du cyborg, le bâton des espèces compagnes. Avec les espèces compagnes, les compagnons de l'humain, ce sont comme on dit les animaux domestiqués, chiens, moutons, etc. Cela ouvre les questions de parenté et de frontières qui marchent avec. Mais ce sont des animaux disons « humanisés », ceux qui ont accompagné l'histoire humaine, ont participé à son « progrès ». Mais bientôt parler de co-évolution avec eux sera insuffisant.

*Staying with the trouble*, c'est prendre acte d'une actualité et y répondre. Ce qui est l'actualité, c'est comment un groupe de pression a de façon répétitive cherché à faire rentrer dans les catégories de la géologie, le nom anthropocène, et donc à cette occasion pouvoir se (le) vêtir de la garantie d'un label scientifique. On pourrait se féliciter de ce que cette démarche, pleine de bonnes intentions, vienne fournir à la géologie sa dimension politique. Hors les scientifiques se font tirer l'oreille pour assentir à cette proposition, même si le congrès d'août 2016 semble selon les médias considérer la chose comme acquise.

On est donc ainsi au niveau d'un choix de nom et de son usage, nom appelé à valoir pour tout le monde et en tous temps : anthropocène. Nom ad hoc aux formes du capitalisme financier, et à ce qui a déjà lieu, la mise en capital de la nature.

Que fait Haraway ? C'est faire exister à côté de ce nom centré sur anthropos, un nom qu'elle invente de toute pièce, non pour faire valoir une autre vérité, lancer une polémique, et dénoncer une contre vérité. Non c'est un nom pour pouvoir continuer de penser, c'est un nom SF : chthulucène, un nom pour un ailleurs, un autre temps, un temps qui a été, est toujours et pourrait être. À côté du nom propre de l'anthropocène, et sa politique du bien qui peut aller jusqu'à la mise en capital de la

nature, faire exister un nom qui déjoue l'Unique et les comités domestiqués de multiples (L'effet majeur de la capture capitaliste c'est d'empêcher de penser).

Haraway agit et parle à partir du ravage écologique au sens Guattarian du terme, et de l'urgence qu'il y a à trouver des façons de parler, de raconter d'autres histoires, de transformer le langage qui raconte l'éternelle histoire du héros humain et de la civilisation du progrès. Elle fait donc exister à côté de l'évidence consensuelle de l'anthropocène, et des lumières qu'il amènera sur les actions à mener, l'obscur, le chthonien, les basses divinités, et le monstre de Lovecraft. Les animaux ne sont plus les espèces cocompagnes, mais araignée, pieuvre, êtres tentaculaires de contact. C'est avec cela qu'elle se tient du côté des scientifiques et des avancées actuelles de la biologie qui n'ont rien à voir avec la science capitaliste qui décréterait l'anthropocène.

L'urgence, c'est non pas critiquer, dénoncer, la critique ne fait que rabattre les intensités, l'urgence c'est de fournir, créer, inventer, les moyens de continuer à penser, et à penser collectivement et en relation, résister à l'inhibition de la pensée, comme effet majeur de la capture capitaliste.

Une politique du nom comme étant le lieu de la bagarre, là où elle ne cesse de planter sa tente. Les figures de ficelles, qui sont aussi tentacules, il faut en prendre soin, pas les couper de leurs zones de contact. À cet endroit d'embrouilles boueuses, de troubles, théorie dans la boue, là se tient publiquement Haraway ... avec d'autres.

Cyborg, savoirs situés, espèces compagnes, sont défaits, de nouveaux tropes sont là. Les êtres tentaculaires requalifient les jeux de ficelles : « les êtres tentaculaires m'enchevêtrent, leurs nombreux appendices font des jeux de ficelles. Je travaille avec les jeux de ficelles comme tropes théoriques, comme une façon de penser avec, [...] Je travaille avec et en SF en tant que compostage matériel-sémiotique, théorie dans la boue, embrouille (muddle).

Le tentaculaire relève de la vie le long des lignes ... non de points ou de sphères.



**Lacan, le 21 avril 1971 à Tokyo** (extraits). Texte disponible dans Pas-tout Lacan, site elp.

*Dans la psychanalyse, on peut viser ce qu'il en est de la jouissance et c'est très probablement en ça qu'elle a une fonction initiatrice.*

Nous en sommes tous là, il y a une façon d'entendre qui fait que nous n'entendons jamais que ce que nous sommes déjà habitués à entendre. Quand quelque chose d'autre se dit, la règle du jeu de la parole fait que simplement nous le censurons. La censure est une chose très banale, cela ne se produit pas seulement au niveau de notre expérience personnelle, cela se produit à tous les niveaux de ce que nous appelons nos rapports avec nos semblables, à savoir que ce que nous n'avons pas déjà appris à entendre, nous ne l'entendons pas. Nous ne nous apercevons pas que tout un morceau, tout un paragraphe de ce qui vient d'être dit, tout son poids particulier, veut dire quelque chose qui n'est bien entendu pas le texte. C'est là que nous entrons dans ce qui est important dans ce que j'enseigne : il veut dire mais ça ne suffit pas de vouloir. On veut dire mais ce qu'on veut dire est en général raté. C'est là que l'oreille du psychanalyste intervient à savoir qu'il s'aperçoit de ce que l'autre vraiment voulait dire. Et ce qu'il voulait dire, en général, ce n'est pas ce qui est dans le texte.



Et c'est pourquoi ces Écrits représentent quelque chose qui est de l'ordre du réel. Je veux dire que c'est forcé qu'ils soient écrits comme ça ; je veux dire par là non pas qu'ils sont inspirés, c'est le contraire, c'est justement parce que chacun a été le fait d'une conjoncture singulière, qu'il m'était demandé quelque chose pour une certaine revue et que j'avais essayé d'y condenser six mois de mon discours. Cet écrit n'est évidemment pas ce que j'ai dit ; c'est quelque chose qui en fait pose toute la question des rapports entre ce qui est parlé et ce qui vient dans l'écriture.



Ce n'est pas parce que c'est articulé que c'est articulable et c'est bien pour ça que je ne l'articule pas mais je l'écris. C'est quelque chose de différent d'écrire ou d'articuler avec la voix. Contrairement à certains qui ont pris leur matériel dans ce que j'enseigne et qui sont en train d'articuler d'une façon

vraiment bêtifiante que le langage écrit est premier par rapport au langage parlé. C'est absurde. Il est bien certain qu'il y a un langage parlé et langage écrit et il suffit de distinguer ceci que le langage écrit c'est très probablement pas du langage. Cela ne veut pas dire que ça n'a pas une très grande influence sur le langage. C'est même pour ça que ça a une grande influence sur le langage parlé. C'est comme le reste de ce à quoi à affaire le langage, c'est autre chose. L'importance du Kanji, c'est justement que c'est comme une chose ce qui ne veut pas dire que le langage l'atteigne plus que tout autre chose. Le langage tourne autour. Ce n'est pas contradictoire avec ce que je dis qu'il n'y a pas de métalangage : on écrit S(A) c'est-à-dire Signifiant de A barré – il faut absolument écrire A et le barrer ensuite pour que ça fasse un signifiant –. Sans ce signifiant tout ce qui est de l'ordre de la communication est impensable et en particulier l'expérience analytique.



Dans ce qui est de l'imaginaire vous en avez des exemples : il suffit de voir opérer deux lutteurs, deux personnages qui se battent en duel. Dans ce qui est de l'ordre de cette prise, d'une action d'une image par une autre, il n'y a aucun moyen de distinguer ce qui est feinte de ce qui est vrai. La feinte, c'est l'action même. Feindre, c'est ce qu'on a à faire quand on se bat en duel ; feindre ce n'est pas mentir. Feindre c'est faire ce qu'on a à faire dans cette étreinte. Tout ceci est réglé par cette chose fondamentale, aussi vraie pour les animaux que pour les hommes, que dans cette espèce de réel si mystérieux qu'on appelle la vie, ce fonctionnement imaginaire est absolument essentiel. La capture, la prise par l'image est une chose radicale. Aucune vie n'est pensable sans cette dimension.

Mais dans le discours c'est tout à fait autre chose car le discours n'a de fonction que parce qu'il se situe quelque part, dans un lieu tiers, où il s'affirme comme vérité. Il n'y a pas moyen de faire un mensonge sans supposer cette dimension de la vérité alors qu'il n'y a dans la feinte pas trace de mensonge. C'est la prise même du corps à corps.



Il n'y a aucune chance de progresser si ce n'est dans cette voie qui est celle de serrer de plus près ce qu'il en est de l'expérience, de voir de quoi est fait le matériel qui est là opérant et dont l'analyse se trouve parfaitement dépendre.

Car il est certain que l'analyste est impliqué dans toute analyse. Et c'est pour cela que les analystes sont si décidés à ce que les choses n'avancent pas, parce que leur situation est déjà bien suffisamment désagréable, dans la situation actuelle, pour qu'ils n'aient aucune envie de l'aggraver. Quand il s'agit de devenir le roc soi-même ça pose bien d'autres problèmes et c'est de ça dont il s'agit pour l'analyste, mais il ne veut à aucun prix devenir ce roc.

La grande ambiguïté est dans la relation duelle, et s'il y a une chance que nous avancions dans ce qu'il en est de notre relation avec notre semblable, c'est bien la psychanalyse qui peut nous le montrer. C'est dans la mesure où c'est beaucoup plus que notre semblable que nous avons en face de nous, c'est notre prochain, c'est-à-dire ce que nous avons le plus au cœur de nous-mêmes. On s'était aperçu de ça bien avant la psychanalyse, mais on l'a vu sur un plan qui n'est pas celui qui nous intéresse, puisque c'est sur le plan scientifique qu'il s'agit de le voir.

Ce qui ne veut pas dire que le savoir non scientifique n'a pas été capable d'atteindre des choses qui ont un rapport étroit avec la jouissance. Dans la psychanalyse, on peut viser ce qu'il en est de la jouissance et c'est très probablement en ça qu'elle a une fonction initiatrice. La science, qui procède d'une mise hors de jeu, d'une mise hors de champ de la jouissance, peut trouver dans la psychanalyse son nœud, son lien, son pédicule, son articulation.

C'est ça qui fait l'intérêt de la psychanalyse, c'est ce qui permet que se fasse autour cette accumulation de nuages qu'on appelle les sciences humaines. Je veux bien que la psychanalyse ait quelque chose à faire avec les sciences humaines à une seule condition, c'est que les sciences humaines disparaissent, qu'on s'aperçoive que la psychanalyse n'est là que le fil, le pic, qui permet à cette accumulation d'avoir un semblant d'existence. Mais dès que quelque chose fonctionne en son centre, il ne peut plus rien rester de ce qui s'appelle actuellement Sciences Humaines.

Maintenant, il faut que la psychanalyse survive, c'est un grave problème. Survivra-t-elle quand je serai mort ?

